

Libretto

ÉTIENNE GUÉREAU

LA SONATE
DE
L'ANARCHISTE

roman

libretto

© Éditions Denoël, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-36914-362-8

À Bernard Maury

« Pour moi, il n'y a pas plusieurs arts, mais un seul. Musique, peinture et littérature ne diffèrent qu'en tant que moyens d'expression. Il n'y a donc pas diverses sortes d'artistes, mais simplement diverses sortes de spécialistes. »

MAURICE RAVEL,

Mes souvenirs d'enfant paresseux

ANACROUSE
Tempo rubato

Il lui fallut une bonne demi-journée pour comprendre. Incapable d'entrevoir l'origine du problème, il ressassait les mêmes passages. Encore et encore. Chaque fois, les notes se décalaient, le tempo se rebellait. Soit c'était un arpège qui devançait sa résolution de manière imperceptible, soit c'était un accord frondeur qui défiait la mesure, défiait son ancrage supposé. Alors il recommençait, troublé. L'écart se creusait, néanmoins. Sans logique apparente.

Par réflexe, il s'accusa, crut qu'il manquait de rigueur rythmique. Mais non, le déphasage persistait... *s'intensifiait*.

L'explication naquit quand il eut besoin de remonter son métronome. Et si ce n'était pas lui qui était détraqué, mais la machine? Il tourna la molette, atteignit la butée, libéra la tige plate sur laquelle glissait un curseur, puis il patienta, inquiet, scrutant le mouvement uniforme et têtue. Idiote dénégation.

C'était une curieuse expérience que d'espérer les trépidations anarchiques d'un engin qui faisait tac! tac! Humiliant, presque, d'attendre que votre monde retrouve sa structure, qu'un dysfonctionnement mécanique vous dédouane, qu'un bête rouage soit en mesure de vous soulager la conscience. Il se faisait l'effet d'un médecin à l'affût des soubresauts cardiaques qui viendraient corroborer l'hypothèse d'une maladie insidieuse. Après une dizaine d'allers-retours impeccables,

le métronome se mit à hoqueter subrepticement. Enfin, le doigt de métal hésitait ! balayait l'espace d'un geste irrégulier ! Langoureux déséquilibre.

Il se réjouit. Ce désordre n'était plus le sien. Plus vraiment.

Moderato

Les doigts de Fédor effleuraient la surface du clavier, enfonçaient les touches d'ivoire. Depuis l'estrade, lorsque la partition l'y avait autorisé, il s'était permis de jeter un rapide coup d'œil en direction du public. Le constat n'était pas brillant. On lui octroyait une attention distraite, faite de bavardages, de bâillements étouffés, de gestes trahissant un manque évident de concentration, d'intérêt. En un mot : l'ennui. Il approchait de la conclusion, jouait les derniers accords wagnériens de la *Mort de Tristan* (l'ambitieuse transcription de Liszt). L'œuvre était bouleversante, de nature à vous saisir telle une expérience mystique. C'était, au demeurant, la sensation que cet opus lui avait toujours procurée.

Fédor aimait *Tristan*, en appréciait chaque modulation, chaque contrepoint habilement découpé. Il l'aimait dans toutes ces formules. En orchestre, les timbres cuivrés lui explosaient aux oreilles, l'emportaient sans ménagement (les bois et les flûtes lui murmuraient leur plainte matinée d'espérance) ; au piano, la partition prenait un tour nouveau, abandonnait la flamboyance de groupe pour se parer d'un charme confidentiel, s'accroissait d'un sentiment d'intimité. Dans tous les cas, c'était comme si la musique lui caressait l'âme, lui indiquait le chemin d'une heureuse spiritualité. Comme s'il prenait pied sur un sentier d'indolence.

Alors pourquoi ne parvenait-il pas à retranscrire ces mêmes

émotions dans son jeu? Pourquoi son auditoire restait-il de marbre? Ces questions revenaient chaque fois qu'il mesurait, la fierté meurtrie, le peu d'engouement que son interprétation suscitait. C'était blessant, désespérant, propre à vous faire passer l'envie de défendre une telle œuvre.

Au reste, pourquoi s'entêtait-il? Pourquoi se refusait-il à entendre la voix sage de ses professeurs, de ses amis, de ses critiques les plus virulents, de son agent? Pourquoi niait-il l'évidence? C'est qu'il n'est pas donné à n'importe qui de devenir un virtuose adulé. Et en cette fin de siècle, il fallait de tout pour faire un monde musical, riche de ses différences. Contre l'avis général, Fédor s'obstinait à jouer les œuvres d'autrui, brûlait, par cet honorable biais, de ravir les esthètes, de s'attirer la sympathie, le respect. Opiniâtre, il n'avait pas encore renoncé à faire commencer son récital par une pièce qu'il estimait à la mesure de ses qualités techniques.

Fédor était un bon pianiste, un pianiste honorable, même. Mais il n'était pas taillé dans le bois d'un Kalkbrenner ou d'un Thalberg, n'aurait jamais leurs moyens colossaux. Il appartenait à cette classe d'artistes que l'on programme lorsque les têtes d'affiche sont indisponibles, happées par une tournée prestigieuse.

Du coin de l'œil, Fédor devina le mouvement caractéristique d'une personne qui consulte une montre de gousset. Décidément, on se moquait éperdument de sa virtuosité étique, de ses nuances à grosses ficelles. Ce n'était pas *ça* qu'on attendait de lui, ce n'était pas pour *ça* qu'on était venu l'écouter.

Non, tout le monde attendait autre chose.

De la main gauche, Fédor arpégea l'avant-dernière mesure de la pièce, avant de conclure par deux accords amplement roulés. Le son résonna un moment, doux et libérateur comme une promesse d'absolu. Il lâcha les touches, lâcha la pédale. Les étouffoirs retrouvèrent leur position initiale, muselant

les cordes et les ultimes flottements harmoniques. Il y eut un silence. Un *mauvais* silence suivi de timides applaudissements. Le pianiste se mit debout.

Fédor avait adopté les canons de la nouvelle mode. Il avait les cheveux courts, coiffés en arrière, et portait une petite moustache. Ses épaules délimitaient le haut d'une poitrine fuselée. Sa silhouette évoquait non pas la maigreur, mais la minceur des êtres qu'une activité accapare suprêmement et qui considèrent les contingences alimentaires comme une perte de temps. Ses mains gigantesques – et pourtant gracieuses – mangeaient les octaves, s'étiraient sans peine jusqu'à la dixième ; ses phalanges étaient couvertes d'un duvet rectiligne. Il souriait sans excès, dardant un regard que la lumière faisait tantôt vert, tantôt noisette, et que ses sourcils foncés rendaient tranchant.

Fédor appuya la paume sur le côté du piano Pleyel (modèle à queue Grand Patron), capta quelques hésitations puis salua. Il releva le buste et tourna la tête vers le fond de la pièce. Là-bas, les yeux de Léon brillaient d'un reproche à peine voilé. L'impresario bouillait d'impatience. S'il battait des mains, c'était davantage pour encourager son protégé à se lancer sans délai dans la suite du programme que pour le féliciter. Une fois de plus, Fédor devait admettre la cruelle vérité : il n'avait pas réussi à convaincre. Tout le monde se souciait de sa version de *Tristan* comme d'une guigne.

Mais ça n'avait plus d'importance. Fédor supportait les spasmes d'un amour-propre que les années et les avanies avaient caparaçonné tel un vieux cuir éraillé. La douleur était supportable. En fait, ça n'avait plus d'importance du tout. Car Fédor avait en sa possession un talent bien plus rare et bien plus précieux que la plus époustouflante des techniques. Un talent qui, contre toute attente, avait soigné ses blessures d'ego aussi sûrement qu'un onguent miraculeux. Il disposait d'une faculté qui, dans quelques instants,

balayerait tous les doutes, ferait oublier les trémolos ratés, les nuances mal dosées. Un secret qu'il allait partager sans en révéler les arcanes, qui, dès les premières mesures, déferlerait sur les chaises accolées, recouvrirait l'intégralité du salon en vague gourmande, ourlée d'une écume de sons irrésistibles qui s'insinuerait dans les oreilles, les esprits. Fédor s'apprêtait à délivrer sa magie, à lancer sa main dans le ventre du public pour y saisir les tripes, les remuer jusqu'à ce que la nausée devînt intolérable. Ils demanderaient grâce, bien sûr, prieraient pour que le charme s'interrompît, en viendraient à se reprocher leur manque de clairvoyance, s'interrogeraient sur les origines et les possibilités d'existence d'un semblable génie. Ils l'aimeraient.

Oui, Fédor était sur le point d'interpréter la musique qui allait changer leur vie. Et qui avait changé la sienne.

– Merci, annonça-t-il d'une voix qui dominait à peine le babillage naissant. Je vais à présent vous interpréter l'une de mes compositions. J'ai intitulé cette pièce : *Un rêve*.

Il se rassit, eut un hochement de tête pour Léon qui venait de reprendre des couleurs, approcha les mains du clavier. Le silence n'était pas total.

Pas encore.

Le gros homme observait le couple qui se trouvait près de la sortie. Pur réflexe professionnel. Il analysait chaque détail que son regard embrassait, tentait de percer le sens d'un geste inadapté, d'une mimique. Cette bosse sous le veston de ce type, au troisième rang, était-ce une arme de poing ? Et ce sac un peu trop lourd que la rouquine serrait contre elle, ne contenait-il pas un engin explosif ? Il allait se tourner pour scruter les personnes qui se situaient dans son dos lorsque Fédor Carmaut égrena les premières notes du morceau qu'il avait appelé *Un rêve*. L'homme coupa court à ses investiga-

tions machinales, cala ses fesses rebondies dans le siège, et reporta toute son attention sur le concertiste.

Ça débutait dans les aigus. C'était très doux, très feutré. En parfait accord avec le titre choisi. L'homme n'était pas un spécialiste, mais il lui semblait que ce Carmaut avait une vraie sensibilité, un joli toucher. L'introduction figurait un motif répétitif et lancinant, des paquets de notes qui revenaient sans cesse. Loin de vous ennuyer, la litanie agissait comme d'agréables préliminaires, comme si, par ce procédé, l'ensemble de vos forces mentales se trouvait progressivement drainé vers l'estrade. Les sons vous murmuraient qu'un événement important se préparait, que vous deviez accorder votre attention à Fédor Carmaut. Toute votre attention.

L'homme eut un dernier rappel de conscience, un sursaut qui l'extirpa brièvement du concert. Cependant, lorsqu'il voulut observer les réactions des autres spectateurs, il réalisa qu'il lui était impossible de détourner la tête. Son regard, son énergie, *tout son être* semblait aimanté vers la scène. Les muscles de la nuque à demi paralysés, il dut faire un effort titanesque pour balayer la pièce du regard, ne mobilisant que ses yeux qui roulaient dans leurs orbites telles deux billes récalcitrantes. Quelque chose était en train de se produire. Quelque chose clochait ! En regard de la première partie du récital, l'attitude générale était différente. Le salon se gonflait d'une ambiance neuve, incongrue. C'était bien plus qu'un silence poli. Il se dégageait de la masse une étrange communion, une envie impérieuse et irrésistible de se focaliser sur le concertiste et son instrument. On ne toussait plus, on ne bavardait plus, on ne bougeait plus d'un pouce. Certains semblaient même commencer de retenir leur respiration à mesure que le morceau délivrait ses envoûtantes répétitions. Une femme se mordait les lèvres. À ses côtés, un type avait curieusement haussé les sourcils. Un dandy accompagné d'une cocotte affichait un air ahuri.

L'homme résista encore un peu puis, n'y tenant plus, finit par braquer ses yeux sur l'estrade. Il fut aussitôt envahi d'un immense soulagement. Son bonheur était indicible. Pourquoi avait-il laissé son imagination vagabonder ? Pourquoi avait-il tenté de se soustraire à ce qui lui apparaissait, en cet instant, la source de toute joie, de toute forme de délectation ? La seule source sonore qui justifiait, en fin de compte, qu'on fût doué de la faculté d'entendre ? Il ne devait plus perdre une miette de ce torrent qui vous lavait l'âme, devait grappiller cet ondolement qui vous arrachait vos ultimes réticences, instillait dans chaque parcelle de votre corps une délivrance invincible. Oui, un flux qui vous affranchissait de la chair mesquine et de ses tracasseries.

« Un rêve... », pensa l'homme, une dernière fois.

Car il ne fallait plus « penser ». Penser ne servait à rien. Il fallait faire le deuil de la raison, de la logique. Oublier les mots. Il fallait se laisser emporter dans ce tourbillon qui vous engourdissait comme le plus violent opium. Partir dans la ronde qui soulevait vos désirs les plus ardents, les déposait sur l'autel du possible, au seuil d'un temple célébrant l'avenir étincelant. Il fallait s'offrir, permettre à cet éternel recommencement de vous brûler telles les fièvres de l'Extrême-Orient.

Le pianiste changea de registre. Ses avant-bras se déplacèrent vers le milieu du clavier. La composition prenait une nuance plus marquée, plus sombre. Le *rêve* s'émaillait d'une infime nostalgie, évoquait un enchantement qu'on avait connu, jadis, mais que la vie et sa gangue d'ordinaire avaient patiemment ankylosé. C'était là, pourtant. Il suffisait de s'en remettre aux doigts experts de Fédor Carmaut pour que tous ces merveilleux stigmates affleurent à la conscience. L'œuvre libérait la mémoire, autorisait les délices perdues à resurgir.

L'homme sentit un filet de sueur ruisseler à ses tempes. Son pouls s'accélérait. Il voulut s'essuyer le front, mais la

musique subit une nouvelle dégringolade et il s'en trouva presque paralysé. Le pianiste était passé dans le registre le plus grave. La rémanence avait cessé, laissant place à un trémolo macabre qui grésillait de la plus désagréable façon. S'il en avait eu la force, l'homme se serait insurgé, aurait hurlé que cela s'arrêtât, que la musique retrouvât sa prime beauté, que la ritournelle reprît. Mais Fédor Carmaut, sourd aux appels de l'esprit, s'enfonçait toujours plus loin dans sa partition. Il raclait maintenant un sol sombre, déterrait de sa main gauche des cauchemars engloutis. Pris au piège, l'homme sentit son ventre se nouer, ses mâchoires se serrer, les replis de son cerveau sécréter un fiel nauséabond. Des cris de désespoir chatouillaient le fond de sa gorge sans pouvoir s'échapper. Fille d'une angoisse noire, la détresse étreignait son enveloppe tremblante, pesait de toute sa masse sur sa poitrine, menaçait de lui faire éclater les os du thorax. Il devinait les plaques écarlates qui s'étaient étalées sur ses pommettes, percevait le sifflement détraqué de sa respiration. Il eut une décharge monstrueuse d'adrénaline au moment où son cœur rata un battement. Un reliquat de clairvoyance lui hurlait qu'il était en danger, que...

Soudain, le buste de Fédor Carmaut retrouva sa position initiale, dans le haut du clavier. De nouveau, ses mains gracieuses effectuèrent leur ronde incessante, répétant leur motif rassurant. Peu à peu, l'angoisse impromptue se dissipait. L'homme avait la sensation de reculer, de s'éloigner d'un gouffre de mélancolie dans lequel il s'était apprêté à jeter sa volonté, sa santé mentale... *sa vie*. Le soulagement le disputait au dépit. Le sentiment d'avoir échappé au pire lui poissait la nuque, les aisselles. (Il devait répandre une odeur de bouc.) Le pianiste s'acheminait vers la fin de l'œuvre, délivrait des couleurs plus fines, plus espacées. À mesure que le tempo s'étirait, l'homme recouvrait son empire, sentait les muscles de ses épaules se détendre. Les détails du salon lui

réapparaisaient dans une froideur douloureuse. Il regagnait la réalité. Il avait perdu toute notion du temps.

– Bravo, Fédor ! s’enthousiasma Léon. C’était magnifique ! Le public était conquis.

L’impresario porta une petite cigarette d’Orient à ses lèvres charnues. Il avait découvert ce tabac lors de l’Exposition universelle qui s’était tenue quelques années plus tôt, et ne cessait depuis de souffler des volutes qui nimbaient son visage d’une brume stagnante. Ses yeux rapprochés lui conféraient un air perpétuellement concentré. Son corps paraissait traversé par une passion inaltérable. Ses phrases les plus importantes étaient ponctuées d’un geste du bras, une sorte de gifle qu’il aurait donnée à un contradicteur invisible, un impudent qui aurait osé lui tenir tête.

Fédor s’approcha de la fenêtre ouverte, s’appuya sur le garde-corps, observa les passants en contrebas. La lumière du jour était encore très forte à cette heure. Une brise printanière soufflait dans les feuilles des grands arbres, portant une odeur douceuse de café qui s’échappait de la boutique d’un torréfacteur.

Fédor fit volte-face.

– Merci, marmonna-t-il. Mais je ne suis pas content de ma prestation. C’était mauvais. (Il soupira.) En fait, c’était exécration !

– Fédor ! s’indigna Léon. Je ne peux pas vous laisser dire ça ! Je vous assure que ce concert est une réussite, les gens sont ravis !

– Pardonnez ma franchise, Léon, mais vous n’êtes pas habilité à juger la qualité de mon travail. Vous êtes un bon impresario, et vous faites énormément pour ma carrière. Toutefois, si je considère que mon *Tristan* est raté, c’est qu’il l’est. Cela ne regarde que moi. Et le public, bien sûr.

Léon secoua la tête.

– Vous êtes incorrigible, Fédor, dit-il. Combien de fois avons-nous eu cette discussion? La vie vous a offert un don unique. Vous êtes un compositeur de génie, les sons qui sortent de votre instrument sont tout simplement divins! irrésistibles! Pourquoi se lamenter, s’acharner sur un répertoire tant entendu qu’il en provoque la nausée? Répertoire que vous maîtrisez fort bien, du reste. Votre interprétation est toujours intéressante, euh... originale, hardie, euh...

– Arrêtez, Léon, s’irrita Fédor. Vous savez très bien que c’est faux.

L’impresario secoua la tête de plus belle.

– Incorrigible, répéta-t-il. Fédor, vous êtes un pianiste exigeant, *intransigeant*, et c’est tout à votre honneur! Je ne dispose pas de vos compétences pour apprécier toutes les subtilités de votre jeu, c’est exact. Néanmoins, j’ai une chose que vous n’avez pas encore : l’expérience. Pensez-vous sérieusement être le premier artiste à douter? Le premier à se morfondre au terme d’un récital?

Fédor eut un petit rire.

– En somme, je suis comme les autres! fit-il avec insolence. C’est censé m’aider?

– Vous n’êtes pas *du tout* comme les autres, Fédor!

– Pourquoi suis-je frustré, dans ce cas?

– Parce que la frustration est le lot de toutes les personnes qui décident de monter sur une scène pour se donner en spectacle! décréta Léon en expédiant une gifle dans le vide. Une carrière artistique n’est tout simplement pas compatible avec le bonheur... avec *l’idée* que l’on s’en fait du moins.

– Le bonheur... pesta Fédor.

Il bougonna une suite de mots incompréhensibles et comença de faire les cent pas. Il n’avait pas envie de tenir tête à Léon. Car, bien souvent, Léon Trémière parlait d’or.

De vingt ans plus âgé que Fédor, l’impresario était nanti

d'une longue expérience de la vie musicale parisienne. *La Jungle des ego*, comme il l'avait baptisée. Il connaissait tous les théâtres, toutes les scènes, tutoyait les régisseurs, appelait les machinistes par leurs prénoms. Homme du monde, par nature plus que par intérêt, on le trouvait le plus souvent au *Petit Poucet*, boulevard des Italiens, buvant et riant parmi les figures notables de son temps, tissant et entretenant son réseau social comme la plus infatigable des araignées. Il bavardait avec Feydeau, félicitait Courteline pour un récent succès, sablait le champagne avec d'illustres chefs tels que Gustave Doret.

Léon savait écouter, mais il savait surtout convaincre. Et Fédor rechignait à se lancer dans des disputes dont il n'avait presque jamais le dernier mot. Chaque argument qui sortait de la bouche gourmande de l'impresario semblait frappé au coin du bon sens.

Les deux hommes s'étaient rencontrés six mois plus tôt au domicile de Mme Darièges, rue Monceau. Fédor y donnait un récital suivi d'une conférence au cours de laquelle il analysait les morceaux qu'il venait d'interpréter, détaillant leur structure, leurs particularités, expliquant ce qui en faisait l'attrait. Bien que très lucratif (on le payait cinquante francs pour une séance de deux heures !), l'exercice se révélait délicat : on attendait de lui qu'il divertît – avec sérieux – un cercle restreint de femmes du monde ; il convenait de fournir à ces dames curieuses et diversement instruites des informations pertinentes sans jamais se montrer assommant.

Léon Trémière s'était présenté à l'issue de la séance, félicitant Fédor pour la qualité de son toucher. Proche de Mme Darièges, l'impresario était constamment à la recherche de nouveaux talents. Assez vite, la discussion avait pris un tour très concret. Sans se départir d'une légèreté factice, Léon avait posé des questions précises.

– Quelles œuvres avez-vous intégrées à votre répertoire ?

– C'est que la liste est longue, avait répondu Fédor d'un air pompeux. Bach, les *Préludes et fugues*. Une bonne partie des *Nocturnes* de Chopin. L'opus 65 de Moscheles. Beethoven, Wagner, etc.

– Schumann? La *Sonate en sol mineur*? Elle est très appréciée, en ce moment! affirma Léon.

– Eh bien, je l'ai jouée. Je pourrais éventuellement me la remettre dans les doigts, mais...

– Vous ne l'aimez pas?

– C'est plutôt que le temps me fait défaut. Je suis également compositeur, voyez-vous. Et depuis un an, j'ai entamé un cycle qui m'accapare totalement.

Léon s'était rapproché, les yeux pétillant d'intérêt.

– Tiens, tiens... vous composez? Dans quelle veine? Vous connaissez le travail de M. Debussy? Et Satie, vous êtes allé l'entendre au *Chat noir*?

– Oui, je les connais. Cependant ma musique est très différente. C'est... c'est assez difficile à expliquer avec des mots.

Léon avait jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. La pièce était presque vide. Les dernières spectatrices refluaient vers un boudoir où Mme Darièges avait coutume de servir de l'orangeade et du thé de Chine après le concert.

– Monsieur Carmaut, avait demandé Léon Trémière, me feriez-vous l'honneur de me permettre d'entendre votre travail?

Fédor avait hésité.

– C'est que... tout cela est encore en chantier. Il faudra être indulgent...

– Je le serai! avait coupé Léon.

À son tour, Fédor avait contemplé la pièce déserte, comme si la confidentialité avait constitué un préalable indispensable. Comme il grimaçait, Léon était allé fermer la porte.

– Voilà, nous sommes entre nous!

Presque de mauvaise grâce, Fédor s'était assis au piano,

un Blondel dont les feutres trop durs mordaient le registre aigu. Il avait instinctivement enfoncé la pédale de sourdine, puis avait délivré les premières mesures d'un rigaudon qu'il était en train de peaufiner, laissant Léon Trémière médusé, incapable de prononcer un mot.

Fédor l'ignorait alors mais, dans le secret du salon de Mme Darièges, il venait de convaincre l'imprésario le plus ambitieux de la place de Paris de prendre sa carrière en main.

– Fédor, demanda Léon, que vous ai-je dit lorsque nous nous sommes vus pour la première fois, chez Mme Darièges?

– *Faites-moi confiance et nous ferons de grandes choses!*

– *De grandes choses!* martela Léon. Vous ai-je menti? Vous ai-je déçu, pour l'instant?

– Mais non, Léon! rétorqua Fédor en masquant son irritation. Je suis très satisfait de notre collaboration! C'est juste que...

– Quoi? pesta l'imprésario. Pour l'amour du ciel, Fédor, vous possédez un talent rarissime que tout le monde vous envie! Pourquoi continuer de vous lamenter sur vos prétendues limitations?

– Vous n'êtes pas musicien, vous ne pouvez pas comprendre!

– Soit, concéda Léon que ces arguments ne vexaient jamais. En revanche, je sais la chose suivante : un concertiste, si brillant soit-il, marque sa génération. Un compositeur de génie marque l'Histoire. Je n'ai pas besoin de vous expliquer la nuance, n'est-ce pas?

Fédor leva un regard désespéré. En dépit des applaudissements toujours fracassants, de sa réputation qui ne cessait de grandir, il doutait de lui, de ses compétences. On avait beau le féliciter, l'encourager, sitôt sa loge regagnée, le pianiste par trop exigeant paraissait prendre un plaisir mal-

sain à battre sa coulpe au motif que tel ou tel passage avait manqué de conviction.

Par moments, il lui semblait que Léon, en plus de son rôle d'agent, jouait celui de guide spirituel. L'homme savait trouver les mots justes, les paroles lénifiantes. Quoique promis à un brillant avenir, Fédor demeurait fragile, en proie aux incertitudes qui rongeaient sans relâche sa conscience artistique. Dans ces instants difficiles, la présence de Léon était rassurante, indispensable. Il berçait Fédor de ses aphorismes puissants, caressait les regrets cuisants telle la plus aimante des mères.

Léon croisa les bras et arbora un air fier et amusé.

– Savez-vous que j'ai été contacté par la Société nationale de musique ?

– La salle Pleyel ? couina Fédor.

Léon opina.

– Sans parler de Choudens qui me harcèle pour obtenir le droit de graver vos premières partitions !

– Que lui avez-vous dit ? se méfia Fédor.

– Que cela ne saurait tarder. (Il plissa les yeux.) Cela ne saurait tarder, n'est-ce pas ?

– C'est encore trop tôt, Léon. Je remanie certains passages.

– Mais vous avez tout de même commencé à coucher les notes sur le papier, hein ?

– Oui, admit-il, j'ai commencé.

– Parfait ! dit Léon en se fendant d'un sourire radieux. Et où en est cette fameuse sonate dont vous m'avez parlé ?

– Je viens de la terminer. C'est une œuvre qui m'a réclamé énormément de travail. Tandis que je jouais *Un rêve*, tout à l'heure, je me suis permis d'en glisser un extrait. Je voulais tester les réactions du public. Le résultat m'a semblé concluant. Qu'en avez-vous pensé ?

– C'est que j'ai dû sortir une minute. Un détail à régler avec le concierge. Et puis je vous avoue que, parfois, votre musique

est si... *puissante*! J'ai l'impression que je pourrais défaillir, que mon pauvre cœur va lâcher! C'était presque un soulagement de m'éclipser. Cela dit sans vous offusquer, Fédor!

– Vous ne m'offusquez pas, Léon, vous me flattez.

L'imprésario hocha la tête.

– Bien. Je pense que nous sommes prêts pour le prix de Composition de Paris. L'inscription ne sera qu'une formalité, vous pouvez me croire. Puis il y a une forte somme à la clé! De quoi vous offrir tous ces bibelots qui vous plaisent tant.

– Paris, s'amusa Fédor. Et pourquoi pas le prix de Rome?

– Mais j'y pense, Fédor! répliqua Léon, la mine sévère. J'y pense très sérieusement!

Allargando

Chaque lundi, en début d'après-midi, Fédor se rendait rue Taitbout, dans le quartier Saint-Georges, pour répéter avec les membres de l'ensemble Concordia (une chorale amateur fondée par Henriette Fuchs, et qui donnait régulièrement des concerts au profit d'œuvres de bienfaisance). Lorsque le temps le lui permettait, Fédor effectuait la première partie de son trajet en haut d'un omnibus, bercé par le bruit des sabots martelant le pavé, puis il descendait à la station Saint-Lazare et finissait à pied, flânant, s'octroyant le loisir de fredonner un mouvement sur lequel il était en train de travailler. Bien souvent, ces promenades agissaient comme un stimulant, fertilisaient son inspiration. S'il butait sur un passage corsé, hésitait sur la façon de conclure une cadence, il lui suffisait de muser, feindre d'oublier l'agacement qui le tenaillait, et la solution se présentait soudain à lui, au détour d'un parc, d'une colonne Morris. En ces instants, les gens qui croisaient l'artiste assistaient au spectacle d'un homme subitement illuminé, souriant, accélérant le pas, laissant échapper dans son sillage des : « Pam ! pam ! pam ! mineur... sixte napolitaine... second renversement et modulation... mais oui ! Une modulation, ici ! » On le regardait s'éloigner, se répétant que ces messieurs de Sainte-Anne faisaient montre de peu de discernement et qu'il était anormal qu'un tel aliéné fût autorisé à quitter l'asile.

Parfois, Fédor modifiait légèrement son itinéraire de façon à repasser par des quartiers qu'il avait connus naguère et dont il aimait à détailler les changements. Juste avant de s'enfermer pour une partie de la journée avec la chorale, ces promenades étaient l'occasion de faire resurgir de vieux souvenirs.

Il était né à Meudon, deux ans avant l'insurrection des communards au cours de laquelle son père avait perdu la vie dans des circonstances obscures que le temps et les sous-entendus avaient rendues taboues. Lorsque, en présence de leur mère, Fédor et sa sœur évoquaient la débâcle de Sedan ou commentaient les bouleversements politiques qui avaient émaillé les débuts de la Troisième République, les deux enfants ne manquaient pas d'escamoter l'épisode de la Commune. La Semaine sanglante, en particulier, restait un événement dont personne ne parlait devant Mme Carmaut, sous peine de générer des accès d'indignation qui se concluaient sans faillir par un : « Passons ! » ne souffrant aucune réplique.

Olga Carmaut était fille d'immigrés russes. Les pommettes saillantes, les yeux en amande, sans compter cette sorte de fatalisme heureux, de résignation presque mystique qui l'habitait, tout en elle trahissait l'âme slave. Attirée par la seule nation qui pût encore incarner la Grandeur et l'Espoir, la famille Goussarov avait traversé l'Europe dans des conditions rocambolesques afin d'échapper aux persécutions d'un potentat cruel. Les Goussarov s'étaient acclimatés d'autant plus facilement qu'ils s'exprimaient dans un bon français. On instruisit les enfants le mieux possible. On déménagea deux fois. On effectua d'innombrables démarches administratives. Puis Olga Goussarov rencontra Adam Carmaut, se laissa courtiser. Elle consentit à l'épouser après des tractations assez peu romantiques dont Natacha et Fédor ne surent jamais rien.

Était-ce le besoin de s'inventer un passé que l'ignorance rendait exotique ou la conséquence d'une imagination débordante ?

dante, Fédor s'était tôt découvert des talents de conteur. Après de ses camarades de jeux, et sous les yeux écarquillés de Natacha, sa sœur aînée, il racontait par le menu comment son père avait survécu de justesse aux balles des Versaillais ainsi qu'à la déportation. Au fil des versions, l'histoire se ramifiait, incorporait des détails relatifs à sa nouvelle vie. Au dire de Fédor, Adam Carmaut avait profité de la Commune pour partir dans les îles. Là-bas, il avait rejoint une maîtresse qu'il avait connue lorsqu'il naviguait pour le compte d'un riche négociant, bien avant qu'il rencontrât Olga, la personne qui allait devenir sa femme. C'est que l'homme était un aventurier dans l'âme, le genre de mari auquel on n'attache pas un fil à la patte ! Surtout, il était d'un courage sans pareil. Sur un air de confiance, Fédor avait expliqué à son public crédule que son père avait séjourné en Nouvelle-Calédonie pour tenir compagnie à Louise Michel, dont il avait été le frère de loge, non moins que l'amant fougueux.

Sa sœur le réprimandait dès qu'ils se retrouvaient seuls.

– Pourquoi racontes-tu toutes ces sornettes ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ? répliquait Fédor en hausant les épaules. Je ne fais de mal à personne.

– Tu salis la mémoire de papa !

– La mémoire ? s'amusait le garçon. Quelle mémoire ? On ne sait rien de ce qui lui est arrivé !

– Quand même, tu inventes. Ça ne se fait pas.

Un soir, n'y tenant plus, après que Fédor eut narré par le menu comment Adam Carmaut avait personnellement assisté à la chute de Napoléon III, elle l'avait durement chapitré, manquant de lui expédier une claque.

– Ce que tu dis, c'est pas la vérité !

– Parce que tu la connais la vérité, toi ? (Puis il était revenu une heure plus tard, muni d'un petit carnet dans lequel il griffonnait sa prose.) *Vêtue d'un voile opaque de littérature, la vérité laisse deviner ses formes, ses contours ; mais elle cache jalousement*

son intimité. La vérité est pudique. Dans cet habillage imparfait, les mots, telle une mousseline, accusent tant bien que mal la plus mystérieuse des silhouettes.

– Tu te prends pour Théodore de Banville ? l'avait raillé sa sœur.

– On ne saura jamais ce qui s'est passé, avait-il éludé. Autant enjoliver. Et puis les gens aiment m'entendre raconter des histoires, alors...

Si dès cette époque Fédor avait découvert le pouvoir des mots, il s'était surtout découvert un tempérament de créateur, au sens le plus large. Demiurge et affabulateur, comme le deviennent certains enfants souffrant de l'absence d'un parent, il nourrissait une passion pour tout ce qui pouvait engendrer des émotions, tout ce qui permettait à l'esprit de s'évader. Travestir la réalité l'exaltait.

Contre toute attente, cependant, ce n'est pas au côté des poètes parnassiens que Fédor se destinait à briller.

Il continua de broder des récits mirifiques au sujet de son père ou bien de ses origines russes, rédigea des odes de qualités diverses, puis un beau jour, alors qu'il avait entendu la fille d'une voisine travailler un choral de Bach, Fédor annonça à la cantonade qu'il désirait apprendre le piano. Sa mère tempéra, tenta d'encourager son goût prononcé – et peu coûteux – pour les lettres, voire le théâtre, mais Fédor avait pris sa décision et rien ne devait infléchir sa volonté.

La famille s'était installée à Paris en 1878 et on dénicha sans mal un professeur dans le quartier de l'Europe. Ce dernier se nommait Matteo Guazini, venait de Lombardie et avait été violoniste de métier. Il avait des manières gracieuses qui faisaient oublier le costume de mauvaise facture dans lequel on avait cousu sa silhouette longiligne. Peu recommandé – d'aucuns disaient « peu recommandable » –, âgé, buvant plus que de raison, il donnait ses leçons dans un appartement miteux de la rue de Berlin ; l'homme, toutefois, réclamait pour

chaque leçon une somme si dérisoire que Mme Carmaut avait capitulé, considérant subitement comme très louables les velléités musicales de son fils.

Guazini avait initié Fédor aux rudiments de l'instrument, corrigé sa posture, développé avec attention et sans excès nocifs sa musculature digitale. Dès les premières semaines, le vieil Italien avait décelé de fortes dispositions chez l'enfant. Aiguillonné par un reliquat de conscience artistique, il avait pris son rôle très au sérieux, affirmant à ses compagnons de soulerie que, pour couronner sa carrière, la vie lui avait envoyé un prodige qu'il se faisait un point d'honneur à instruire le mieux possible.

Fédor, dès qu'il eut assimilé les fondements du «pianisme», prit l'habitude de présenter à Guazini, en plus des exercices et des morceaux imposés, des courtes pièces que l'Italien n'acceptait d'entendre qu'une fois la leçon finie.

– Que me joues-tu donc là, mon petit? demandait-il, l'haleine toujours lourde d'une âcre piquette.

– Un menuet que j'ai écrit pour vous, maître! répliquait Fédor, comme l'élève s'était entiché du maître – autant que le maître l'avait permis.

Pendant les deux années que dura cette éducation, ils développèrent une relation sans ambiguïté, fondée sur la confiance et le respect mutuel. Guazini avait eu le privilège de dégrossir un enfant surdoué, de lui enseigner un art auquel il était, selon toute vraisemblance, destiné; Fédor, de son côté, avait eu la chance de faire ses premiers pas au côté d'un homme bon, démuné de toute jalousie, et disposé à laisser germer son originalité. Et si, bien des années plus tard, Fédor réalisa à quel point la pédagogie du vieux professeur était poussièreuse, dans un coin de son cœur Matteo Guazini restait l'initiateur, celui qui lui avait fait découvrir le répertoire classique.

Plus encore, Fédor comprit comment l'Italien s'était peu à peu substitué à la figure paternelle qui lui manquait. Un

temps, Fédor avait même singé les manières de son maître, riant comme lui, prononçant certains mots avec un accent impossible. Il s'était sans délai attiré les foudres de sa mère, qui avait juré sur toutes les icônes de la Sainte Russie que, s'il continuait d'avoir ces attitudes dégénérées, les portes de l'appartement lui seraient bientôt fermées. Docile, Fédor s'était plié aux exigences maternelles et avait cessé de parodier la seule image masculine, si imparfaite fût-elle, à laquelle il s'était âprement raccroché.

Un après-midi, à l'issue d'un cours, après que Fédor se fut employé du mieux qu'il le put à faire chanter le deuxième mouvement de la *Sonate en la majeur* de Mozart, Guazini déclara, d'une mine qui souriait au chagrin, qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. L'annonce avait jeté le garçon dans le désarroi le plus épais. La confiance que le maître avait placée dans son élève était pourtant de nature à l'encourager, aurait dû lui permettre d'admettre les progrès évidents qu'il avait obtenus à grand renfort de répétitions. Mais pour Fédor l'annonce signifiait autre chose : la fin des leçons impliquait la fin de leur relation. Il allait perdre son mentor, perdre un faux père, un substitut maladroit dont il avait scruté le comportement de ses yeux ingénus. Fédor avait protesté, affirmé qu'il avait encore des tas de choses à apprendre. Guazini n'en avait pas démordu.

– Ce serait criminel de te garder ! Je ne peux plus te faire progresser. Il te faut un nouveau professeur. Un *vrai* pianiste, une technique moderne.

– Mais qui ?

– Eh bien, j'ai pensé à Marmontel. Il pourrait même te préparer pour le Conservatoire.

– Marmontel ! s'était étranglé Fédor. Mais nous n'avons pas les moyens ! Jamais maman ne voudra !

Guazini s'était alors approché d'un gros pot qui se trouvait sur une étagère de son salon minuscule. Il y avait plongé

la main pour en sortir des billets qu'il avait effeuillés avec la virtuosité d'un banquier lombard, avant de déposer une liasse dans la paume de Fédor.

– Tiens, ça devrait te permettre de payer les premières leçons. Surtout, dis-lui bien que tu viens de ma part! Sans quoi ce vieux singe serait capable de t'assassiner.

– Non, non, maître, je ne peux pas accepter! C'est trop! C'est...

– Fédor! avait tonné l'Italien. Non seulement tu vas prendre cet argent, mais tu vas en plus me promettre de tout mettre en œuvre pour devenir un grand musicien! Tu entends? Dans une vie, il est rare de trouver ce pour quoi on est fait. Tu as cette chance. Et il est hors de question de gâcher cela! Si cet argent te dérange, vois-le comme un investissement... une commande! (Il lui avait fait un clin d'œil.) Qui sait, peut-être un jour écriras-tu un concerto à la mémoire d'un vieil Italien...

Fédor avait alors bondi de la banquette du piano qui couinait comme un millier de souris pour étreindre le maître de ses longs bras. Il s'était ensuite reculé d'un pas, coulant un regard gêné sur l'homme dont les yeux brillaient d'alcool et d'émotion.

– Tu reviendras me voir de temps en temps, hein...

Il pénétra dans le local de répétition en même temps que Martin, le chef de chœur. Les membres de la chorale étaient presque tous présents. Dans un coin, masquant des affiches publicitaires qui vantaient les vertus du chocolat Menier (à cinq centimes les quarante tablettes), Fédor repéra Mme Fuchs. Cette dernière s'était lancée dans un monologue animé avec deux jeunes filles qui l'écoutaient religieusement. La présidente fouettait l'air de ses bras, donnait des indications métronomiques que les chanteuses s'ingéniaient à

décrypter. On salua Fédor, puis Martin vint lui remettre les partitions sur lesquelles la formation s'apprêtait à travailler.

– Avant de commencer, dit-il, il faudra prendre cinq minutes avec les ténors. Le concert d'avant-hier était un désastre! On a beau être amateur, on n'est pas sans prétention. N'est-ce pas, Fédor?

– Votre implication vous honore, répliqua celui-ci. Soyez sans crainte, Martin, nous prendrons le temps nécessaire.

Tout en discutant, Fédor avait entrepris de fouiller la pièce du regard.

– Irène n'est pas arrivée, dit le chef de chœur avec malice. Fédor lui décocha un œil chargé d'indifférence.

– Allons, Fédor, pas avec moi! Tout le monde a compris que vous en pincez pour elle.

– Vraiment? s'étonna Fédor.

– Pardi! Dès qu'elle montre le bout de son minois, vous êtes plus rouge qu'une pivoine. C'est d'un drôle!

Le pianiste se tordit les mains.

– J'espérais que ça ne se remarquerait pas trop.

– Raté! s'amusa Martin. (Il se rapprocha.) De vous à moi, Fédor, pourquoi ne lui proposez-vous pas de l'emmener dîner? Elle n'est pas mariée, que je sache.

– Mariée, non... mais je pense avoir une solide concurrence.

– Ici? Un chanteur? murmura Martin.

– Non.

Martin plissa les paupières, prit un air de comploteur.

– Mon petit doigt me dit que vous connaissez cette personne, ce « concurrent ». Est-ce que je me trompe?

– Votre petit doigt ne vous a pas menti.

L'homme sourit. Puis il ajouta, contrarié:

– Ah, quel dommage, tout de même! Vous formeriez un si beau couple...

Fédor leva des yeux de supplicé.

– Vous trouvez?

– Et comment! Hier encore, je confiais à Mme Fuchs que...

Il s'interrompit comme la silhouette d'Irène se découpait dans l'encadrement de la porte.

– Tiens, quand on parle du loup...

Sur ces mots, il fonça sur le groupe des ténors qui s'esclaffaient.

– Et en plus, ils rient, les criminels! s'indigna-t-il. Savez-vous que Mozart s'est retourné dans sa tombe?

Irène Lacourt était plus radieuse que jamais. Maîtrisant avec maestria l'art du détachement affecté, elle considéra les lieux, prenant soin d'apercevoir tout le monde, mais de ne regarder personne. En serrée dans un corsage marron à petites basques et d'une double jupe qui accusait ses lignes sinueuses, cette créature irrésistible avait su conditionner d'étranges réflexes : sitôt qu'un membre de la gent masculine dardait un œil avide ou simplement curieux sur son tendre minois, elle tournait la tête du côté opposé, feignant de s'absorber dans un détail insignifiant. Si l'observateur entreprenant décidait de se rapprocher d'elle pour engager la conversation, Irène s'abîmait alors dans une méditation si profonde qu'on n'osait plus l'interrompre; et comme on n'osait pas non plus s'en retourner, on attendait bêtement. Parfois fort longtemps. L'immobilité, cependant, était couronnée d'un sourire désarmant que la rêveuse, comme subitement revenue à la réalité, offrait à la statue de chair qui se tenait là. C'est qu'Irène, en provinciale fraîchement décrottée, copiait ce qu'elle pensait être les manières parisiennes. Telle une baronne retenue dans son boudoir pour une affaire souverainement accessoire et qui fait lanterner ses visiteurs, la jeune Picarde supposait que ce protocole était une marque de déférence qu'on se devait de lui témoigner. Elle avait transformé la patience vertueuse en filtre grossier dont elle abusait pour écarter les prétendants qui s'agglutinaient dans son sillage.

Elle résidait depuis plus d'un an chez son oncle, ingénieur à la Compagnie des chemins de fer, et finissait de liquider le petit pécule que ses parents lui avaient confié pour qu'elle se fit « une place dans le monde » (en d'autres termes, qu'elle trouvât un parti confortable qui pût dégager la famille de ses responsabilités). Cependant, Irène était exigeante. Et puisqu'elle pouvait profiter des largesses de son oncle, trop heureux d'égayer son foyer d'une si agréable présence, elle prenait son temps. Ainsi avait-elle choisi, dès qu'elle emménagea chez son parent, de goûter les nouveautés que Paris avait à lui offrir. Elle avait toujours aimé chanter : elle postula à la Concordia, imaginant que dans le bouillonnement nocturne de la capitale une activité artistique constituait un sésame. Mme Fuchs l'avait auditionnée, avait hésité, pour finalement lui offrir une place dans le pupitre des sopranes, à condition qu'elle acceptât de l'accompagner quand elle devrait négocier la location d'une salle avec un propriétaire intraitable.

Fédor faisait semblant de s'intéresser aux partitions que le chef de chœur lui avait remises ; il jetait de petits coups d'œil vers l'entrée.

Irène marcha tranquillement vers lui.

– Mon cher Fédor, je vais avoir besoin de vos lumières ! lança-t-elle en guise de salut. Le dernier concert était une calamité !

– Irène, répondit le pianiste en lui expédiant un petit signe de la tête. Dois-je en déduire qu'un passage vous a fait défaut ?

– Un passage ? Ha ! un boulevard, vous voulez dire ! Je n'étais pas assez précise. Martin n'a cessé de me fixer. À croire que je bêlais comme un mouton !

– D'après ce que j'ai compris, il en avait surtout après les ténors.

– Vous pensez ? demanda-t-elle, un peu rassurée.

– Il vient de m'en parler.

Il hésita un instant, puis proposa :

– Si vous le souhaitez, je peux vous faire répéter les mesures qui vous semblent ardues... ici ou en dehors... si votre emploi du temps le permet, bien sûr!

Elle l'observa avec étonnement.

– Vous feriez ça, Fédor?

– Rien ne me ferait plus plaisir! (Il se racla la gorge.) Et puis nous pourrions...

– Oui?

– Eh bien, l'autre jour, comme je marchais près d'un café, je...

– Oh! s'écria Irène, faisant converger tous les regards dans sa direction. Mais, au fait, mon pauvre ami, vous êtes au courant, n'est-ce pas?

– De quoi?

– L'attentat! hier! chez *Foyot*!

– Vous y étiez? se raidit Fédor.

– Quasiment! Avec Julien, nous étions à l'Odéon, juste à côté. On venait de lever le rideau quand l'explosion a retenti. Les sièges, les décors: tout a tremblé! Mon Dieu! la détonation semblait provenir de la salle! Nous avons assisté à un début de panique, certaines femmes poussaient de petits cris. Heureusement que Julien était là, j'ai cru me pâmer!

– Je n'ai pas encore lu la presse. Il y a des morts?

– Des blessés. Parmi lesquels Laurent Tailhade.

– Le poète?

– Lui-même. Il a été grièvement touché à l'œil, mais il vivra.

– C'est une chance.

– Une chance? s'indigna Irène. Un miracle, vous voulez dire! (Elle soupira.)

– Bien sûr, admit Fédor. Sinon, comment était le spectacle?

– Le spectacle? s'empourpra Irène. Mais mon pauvre, c'est dans la rue qu'était le spectacle! Une explosion, pensez-vous... D'ailleurs, les machinistes ont très vite baissé la toile, et la moitié de la salle est sortie pour contempler le

désastre. Du verre partout, des clients choqués, un garçon de café ensanglanté, des vitrines soufflées! Une compagnie de gardes municipaux débarquant au galop pour barrer la rue de Vaugirard et la rue de Condé!

– Sacré bazar, dites-moi!

Irène secoua la tête, et murmura :

– Combien de temps ces anarchistes vont-ils encore nous empoisonner l’existence?

Les groupes de chanteurs se formaient. La répétition était sur le point de débiter.

– Au fait, savez-vous que Verdi est à Paris? demanda Irène.

– Qui l’ignore encore? s’amusa Fédor. Il est là pour la création parisienne de son dernier opéra... *Falstaff*, je crois?

– Tout à fait. Il est descendu au *Grand Hôtel*. C’est un homme délicieux. Puis il s’exprime dans un français très correct.

– Vous l’avez rencontré? s’étonna Fédor.

– Quasiment! Nous savons qu’il souhaite profiter de son passage à Paris pour assister à un récital de Julien. N’est-ce pas merveilleux?

Fédor serra les mâchoires.

– Merveilleux, marmonna-t-il.

Irène le dévisagea.

– Allons, Fédor, vous n’allez pas jouer les jaloux, quand même. Savez-vous que Julien m’a demandé de vos nouvelles?

Fédor haussa les sourcils.

– Mais oui! insista Irène. Il a appris que vous vous produisiez dans un petit cabaret...

– Un salon, corrigea Fédor. À deux pas de la salle Pleyel.

– La salle Pleyel? s’enthousiasma Irène, qui feignit de n’avoir pas entendu le début de la phrase.

– Un *salon*, corrigea-t-il derechef. Près de l’ancienne manufacture, rue de Rochechouart.

– Ah, dit-elle d’un air embêté. Ma foi, la rue est bonne, vous n’êtes plus qu’à quelques numéros de la gloire!

Elle sourit à son trait d'esprit. Fédor s'efforça de l'imiter.

– Comment va Julien ? s'enquit-il.

– Fort bien. Les contrats pleuvent. Une tournée est en préparation.

Le chef de chœur lança à Fédor un regard insistant. « Si vous êtes prêt... », paraissait-il dire.

– Au fait, dit Irène, l'autre jour, comme nous parlions de vous, Julien, l'humeur badine, m'a demandé comment allait votre quatrième.

Fédor se crispa.

– Petit cachottier ! s'amusa Irène. Moi qui pensais que vous n'aviez pas d'enfants.

– Je n'en ai pas, dit Fédor. Julien faisait allusion à autre chose.

Irène demeura suspendue à ses lèvres un instant, espérant un éclaircissement que Fédor ne lui apporta pas. Elle conclut à regret :

– Humour de pianiste, je suppose.

Andante

La réputation d'Antoine Marmontel n'était plus à faire. Il avait assisté aux derniers récitals de Chopin, enseignait au Conservatoire (situé à l'hôtel des Menus-Plaisirs, dans le quartier des Grands Boulevards), et l'on comptait Georges Bizet, Théodore Dubois ou encore Vincent d'Indy au nombre de ses disciples les plus prestigieux. Marmontel illustrait à merveille l'adage qui veut que *l'on mesure la valeur d'un professeur à la valeur de ses élèves*.

Fédor avait eu toutes les peines du monde à obtenir un premier rendez-vous. Le nom de Guazini, qui était censé lui attirer les bonnes grâces du maître, ne lui fut d'aucun secours. Il en vint même à se demander si Marmontel et l'Italien n'étaient pas brouillés en raison d'une ancienne querelle. Peut-être Guazini, au hasard d'une beuverie, avait-il dit ou commis une maladresse irréparable qui avait vexé Marmontel... une maladresse dont il n'avait gardé, pour comble, aucun souvenir.

Fédor ne l'avait-il pas surpris plus d'une fois dans un état de confusion avancé, cherchant un objet qui se trouvait devant son nez ou qu'il avait posé, la veille, sur une chaise? Un voisin ne l'avait-il pas déjà ramené à son domicile, après qu'il fut sorti de l'un de ces cabarets sulfureux où il passait le plus clair de ses nuits, incapable de retrouver son chemin? Dans le secret de son cœur, Fédor adulait Guazini, lui vouait une

reconnaissance indéfectible, mais il ne l'ignorait pas : l'abus de boissons alcooliques vous pousse aux actes les plus blâmables.

Ainsi Fédor était-il entré chez Marmontel pour sa première leçon, priant pour que ses références ne lui aliènent pas la sympathie du professeur – attitude qu'il estimait ingrate et qui bourrelait sa conscience. Une bonne l'avait conduit jusqu'au salon où se trouvait un piano Érard marron clair. À côté de l'instrument, assis sur une bergère, Antoine Marmontel l'attendait. Il avait un front fier, une barbe soigneusement taillée et portait un sombre complet d'intérieur, seulement égayé d'une pochette couleur de nacre. Son port rigoureux incarnait l'académisme, les récompenses prestigieuses, la réussite. Derrière la rectitude et l'élégance, toutefois, la gentillesse se ramassait dans un petit sourire ; on devinait la bienveillance, la générosité prompte à déferler sur les élèves résolu à se sacrifier pour que l'Art progresse.

Après les présentations d'usage, Fédor lui avait joué la *Deuxième Ballade* de Chopin en *fa* majeur. Marmontel avait écouté. Puis il avait rendu son verdict. Sans appel.

– Jeune homme, je ne me rappelle plus franchement qui est ce Guazini dont vous me vantez les mérites, mais une chose est sûre : il vous a laissé de gros défauts d'exécution. Pour commencer, la posture est mauvaise. Ensuite, votre jeu manque d'unité, le *legato* est inexistant. Puis votre quatrième de la main gauche est faible, *très* faible ! Vous escamotez une partie des arpèges.

Fédor crut que le ciel lui tombait sur la tête. Il repensa à Guazini et se retint de lâcher un juron qui eût été du plus regrettable effet devant Marmontel. Il se contenta de serrer le poing contre sa cuisse.

– M. Guazini m'a dit que vous pourriez me préparer pour le Conservatoire.

– C'est beaucoup trop tôt ! Avec tout l'acharnement du monde, il nous faudrait des mois pour corriger votre tech-

nique. Tout est à reprendre, vous êtes loin d'être prêt, jeune homme. Actuellement, vous ne passeriez pas le concours d'entrée.

« Des mois », s'était répété Fédor qui songeait à sa maigre réserve d'argent.

– Pour tout vous avouer, avait déclaré Marmontel, un peu ennuyé, entre ma classe au Conservatoire, les leçons privées, l'ouvrage que je suis en train de rédiger, ma vie de famille... je ne sais pas si je puis vous intégrer parmi mes...

– Je compose ! avait lancé Fédor, glacé à l'idée de se faire congédier.

Marmontel avait arboré un sourire de commisération.

– Voyons cela...

Fédor avait interprété une valse, puis une courte marche qui avait coutume de mettre Guazini au comble de l'enchantement lorsqu'il en pianotait la partie finale.

– Eh bien, tout cela est vert et maladroit... mais il faut reconnaître que ça ne manque pas de style, s'était étonné Marmontel. Ni de maturité.

Il avait baissé les yeux, caressé sa barbe, puis décrété :

– Bien. J'accepte de vous prendre comme élève. Vous viendrez ici, une fois par semaine. J'attends de vous que...

– Je n'ai pas beaucoup d'argent.

Marmontel avait réprimé un hoquet.

– Jeune homme, êtes-vous motivé ? *Réellement* motivé ?

– Oh oui, maître ! C'est juste que... ma mère n'est pas riche...

Marmontel était allé chercher un petit bloc sur lequel il avait griffonné quelques mots.

– Je vous recommanderai auprès de Mme Wilton. Une amoureuse des beaux-arts qui engage régulièrement des musiciens pour animer ses soirées. Ceci devrait vous permettre de me payer. Qu'en dites-vous ?

– Je ne sais que répondre, maître... si vous m'en jugez

digne... vous me faites trop d'honneur! merci! mille fois merci!

Marmontel avait levé la main.

– Vous me remercieriez par l'assiduité de votre pratique instrumentale. Comprenez bien, jeune homme : mon comportement n'est dicté que par le respect dû à notre art. Vous avez un don, je le sens... c'est encore un peu flou... j'ignore où cela vous mènera... mais c'est là, c'est bien là! Dans ces circonstances, ne pas vous aider à développer ce potentiel serait un impardonnable gâchis.

Marguerite Wilton était une femme mûre qui, lorsqu'elle ne recevait pas à Paris, donnait des fêtes somptueuses dans son château de Blois. D'un caractère trempé, elle séduisait ses interlocuteurs les plus pointus par l'étendue de ses connaissances musicales. Elle paraissait en constante recherche de jubilation esthétique et était intarissable sur l'œuvre de Wagner. Le généreux héritage que lui avait légué son père lui permettait de rénover la demeure familiale et d'accueillir en toute saison le gotha de la vie culturelle parisienne. Fédor avait appris que Jimenez, Flaubert (qui pourtant détestait la musique!) ou encore Debussy l'avaient avant lui honorée de leur présence. Il en avait nourri des complexes que Mme Wilton avait tôt dissipés, assurant au jeune pianiste que le talent et la sincérité valaient toutes les lettres d'introduction.

Fédor travailla pour la châtelaine deux années de suite. Il se rendait régulièrement à son domicile de la rue de Verneuil, et fut même convié à Blois où il s'exila une semaine entière. Non seulement cet engagement l'aidait à payer les leçons de Marmontel, mais en outre les réceptions fastueuses étaient autant d'occasions de se produire devant un public composé de mélomanes, voire d'instrumentistes amateurs. Chaque pièce, chaque sonate qu'il montait sous l'œil critique de Mar-

montel subissait un baptême de scène, une ultime épreuve ponctuée de sourires, de menus signes d'encouragement qui couronnaient son labeur quotidien.

Au cours de ces soirées, Fédor eut le loisir de découvrir les mœurs de l'aristocratie. Depuis son piano, il observait les petits groupes qui se formaient ici ou là, suivait les conversations, analysait les codes gestuels. Parfois, son rôle d'artiste de salon lui semblait un prétexte. Par la nature même de son emploi, il occupait une position de choix lui offrant la possibilité d'effectuer une étude sociologique. Entre deux morceaux, ou lorsqu'il s'octroyait une pause, Fédor grappillait des bribes de dialogues. On riait, on parlait affaires, on commentait la vie politique ; sur un ton badin, on conspuait à loisir les Juifs, ou les bourgeois qui s'entichaient de prérogatives sociales qui n'avaient jamais été les leurs. Fédor découvrait un monde qui n'était pas le sien (et qui ne le serait jamais).

Lorsqu'il ne jouait pas les œuvres d'illustres compositeurs, Fédor en profitait pour interpréter des pièces de son cru. Dès que l'ambiance s'y prêtait, il se lançait dans une introduction que Mme Wilton remarquait sur-le-champ.

– Ah ! s'écriait-elle. Écoutez ! Mon petit Fédor va nous ravir les oreilles avec sa musique !

Sans s'interrompre, Fédor lui expédiait un léger hochement de tête. Et tandis qu'il égrenait les harmonies d'une valse langoureuse ou d'un menuet qu'il avait plusieurs fois remanié, on ne manquait pas de lui accorder une grande attention ni de le déclarer voué à un avenir prometteur. Les notes finales montaient, s'éclipsaient dans la pénombre d'un recoin feutré, puis les gens qui se trouvaient près du piano le félicitaient, l'applaudissant sans excès, et l'on interrogeait Mme Wilton pour savoir où elle avait déniché une semblable perle. Fédor, le cœur gonflé d'orgueil et croyant son auditoire acquis, enchaînait avec une transcription de Tchaïkovski ou de Wagner. Mais dès que les premières notes résonnaient, le

charme semblait rompu : les uns reprenaient leurs conversations, les autres s'en allaient sans plus se soucier de musique.

Régies par ce strict protocole, les réceptions succédaient aux réceptions. Dans certains cas, Fédor était ravi de l'effet que ses compositions produisaient. Dans d'autres, il se sentait étranglé par la frustration, maudissait sa piètre interprétation de telle ou telle œuvre du répertoire. Il regagnait alors l'appartement familial, la rage au ventre, prêt à redoubler d'efforts sur un mouvement qu'il estimait avoir défiguré.

Il gardait, de toutes ces années, un souvenir mitigé. Cette expérience demeurait intéressante et formatrice, cependant Fédor avait fini par développer une aversion pour les salons. Il n'avait plus supporté d'être placé sous la tutelle d'une certaine phalange nobiliaire, armée de titres, de blasons dédorés, résolue à mener des incursions contre toute coalition rebelle à l'idée de sa suprématie, mais pour laquelle, dans cette bataille du siècle, les chaconnes et les passacailles de Bach ou de Buxtehude ne valaient guère plus qu'un clairon sonnante la retraite.

Dès que Marmontel l'en jugea capable, il proposa à Fédor de rencontrer Mme Van Heck, une veuve fortunée qui cherchait un professeur pour le plus jeune de ses fils. Fédor accepta et fut engagé sur les recommandations de son maître.

Chaque jeudi, il se rendait au domicile de la baronne pour transmettre au petit Christophe les conseils pianistiques qu'il avait lui-même reçus de Marmontel. Conscient de reproduire les manières d'un autre, l'enseignement qu'il avait un temps imaginé ennuyeux en vint à l'amuser. Aussi, répétant comme un perroquet les paroles de Marmontel, il avait certains jours l'impression de saisir la pertinence d'une idée qui lui avait échappé jusque-là. Sans l'avoir calculé, il découvrit les bénéfices insoupçonnables que procure la charge de professeur quand elle est correctement exercée.

Fort de son expérience mondaine, Fédor sut immédiatement s'attirer l'estime de Constance Van Heck. À l'occasion, la baronne se plaisait à le retenir, lui offrait une tasse de thé. Après que son fils eut suffisamment malmené le *Petit Livre d'Anna Magdalena*, elle goûtait les charmes de ce jeune homme maîtrisant à la perfection l'art de la discussion légère et distrayante. D'abord fréquentes, ces causeries devinrent systématiques. Puis elles devinrent une coutume.

Les enfants de Constance Van Heck poursuivirent leur scolarité au pensionnat : les leçons cessèrent et Fédor dut se mettre en quête de nouveaux élèves. Cependant, la chaste relation qu'avaient développée le professeur et la baronne était si réjouissante, si forte, qu'il paraissait inconcevable qu'elle s'arrêtât. Ainsi Fédor continua-t-il de se rendre à son domicile pour sacrifier au rituel hebdomadaire.

La coutume était devenue une tradition.

– Mon cher ami, dit Constance Van Heck, si je ne vous connaissais pas depuis si longtemps, j'aurais le plus grand mal à identifier cette mine chagrine que vous tentez de me dissimuler. Allons bon ! Que vous arrive-t-il ? Est-ce encore cette sonate, dont vous me parliez la fois précédente, qui vous donne du fil à retordre ?

Le col étroit d'une toilette en drap biche à rayures rehaussait ses yeux lavande. Pour Fédor, et comme une conséquence de leurs entretiens réguliers autant qu'inaffables, Constance Van Heck avait vieilli sans heurts, sans les franches ruptures que produit l'éloignement. Elle conservait ce charme désarmant qui aimantait une foule de prétendants, prêts à toutes les manœuvres pour obtenir le privilège d'une promenade en sa compagnie.

– La sonate est terminée, répondit Fédor.

– Dans ce cas, c'est *elle*, n'est-ce pas ? (Fédor leva des yeux

dépités.) C'est elle, soupira Mme Van Heck. Mon cher ami, cette Irène est en train de vous faire tourner la tête. Vous y perdez votre jovialité. Gardez-vous d'y laisser votre inspiration, ce serait fâcheux.

– Pardon, Constance, vous devez me trouver barbant !

– Allons, s'amusa Mme Van Heck, n'exagérons rien. Je suis attristée de vous voir si marri, voilà tout. Et un peu jalouse ! J'aimerais que l'on se tourmentât pareillement pour ma vieille personne.

– Constance ! s'indigna Fédor. Vous savez comme moi que la liste des hommes ayant succombé à vos charmes est aussi longue que l'avenue des Champs-Élysées. Et pour ma part, si j'avais osé franchir l'étroit fossé qui nous sépare...

– Un gouffre, mon ami ! le taquina Mme Van Heck. Et l'on ne franchit pas les gouffres, croyez-moi. Parlez-moi plutôt de cette jeune femme.

Fédor soupira.

– Je l'ai rencontrée il y a un peu plus d'un an, comme elle intégrait la Concordia. Nous nous sommes trouvé des affinités, nous avons discuté de tout, de rien, et...

– Et vous êtes tombé amoureux ! s'amusa Constance Van Heck.

Fédor baissa la tête.

– Mon cher Fédor, les constructions de l'esprit sont une chose, la réalité en est une autre. Souvent bien moins attrayante. La connaissez-vous, au moins ? Avez-vous dépassé la croûte mondaine ?

– Eh bien...

– Je vois, fit Mme Van Heck, comme fatiguée de tant d'ingénuité. Lui avez-vous déclaré votre flamme ? Un artiste charmant comme vous l'êtes... il y a fort à parier que la belle s'en laisserait conter.

– C'est qu'elle en aime un autre.

Mme Van Heck s'enfonça dans son fauteuil.

– Ah, évidemment, c’est fâcheux. Toutefois, reprit-elle avec malice, ce n’est pas insurmontable !

Puis, comme si elle mettait au point un plan de bataille, elle se redressa, déplia son éventail et lança avec grand sérieux :

– Bien, à qui avons-nous affaire ? Est-ce que vous connaissez votre adversaire ?

– Hélas !

Mme Van Heck se crispa.

– Eh bien ? attendait-elle.

– Il s’appelle Julien Péliissan, souffla Fédor.

– Péliissan... Péliissan... Le concertiste ? L’élève de Marmontel ?

– Lui-même.

La baronne plissa les yeux.

– Hum... une femme de goût... attirée par les comètes qui gravitent dans son univers. Comment ces deux-là se sont-ils connus, d’abord ?

– Par ma faute. Irène venait de débarquer à Paris, elle était avide d’expériences. Un soir, après une répétition avec la Concordia qui s’était éternisée, je lui ai proposé de rencontrer Julien. Il donnait un récital, près des Grands Boulevards. Il m’avait invité.

– Vous vous y êtes donc rendus ?

– Oui. Le concert était divin, comme toujours. Julien n’a pas usurpé sa réputation. Marmontel peut être fier de lui.

– Et de vous ! s’empressa d’ajouter Mme Van Heck. C’est donc ainsi qu’ils se sont parlé pour la première fois ?

Fédor opina.

– Après le concert, nous sommes tous allés dîner chez *Prévost*. Naturellement, Julien était le centre de toutes les attentions. La pauvre Irène n’a rien vu venir – moi non plus, d’ailleurs. C’est que le vautour avait déjà déployé ses ailes et s’apprêtait à fondre sur sa proie.

Mme Van Heck se redressa.